



Contes et légendes

Une création théâtrale de Joël Pommerat



• **Libération** • Vendredi 10 janvier 2020 • Par Anne Diatkine

Joël Pommerat, robots pour être vrais

A Nanterre, l'auteur et metteur en scène dévoile ses «Contes et légendes», un docu-fiction d'anticipation qui joue de la confusion entre enfantset androïdes. Une puissante réflexion sur la construction de l'identité. (...)

• **Journal La Terrasse** • Dimanche 12 janvier 2020 • Par Agnès Santi

Contes et légendes de Joël Pommerat

Après Ça ira (1) Fin de Louis (2015), Joël Pommerat revient à l'intime de manière magistrale. Au sein de familles où humains et robots coexistent, l'artifice du théâtre se fait miroir saisissant de notre humanité. (...)



CULTURE/

Joël Pommerat, robots pour être vrais

A Nanterre, l'auteur et metteur en scène dévoile ses «Contes et légendes», un docu-fiction d'anticipation qui joue de la confusion entre enfants et androïdes. Une puissante réflexion sur la construction de l'identité.

Par ANNE DIATKINE

En 1987, lors de la sortie des *Ailes du désir* et peu de temps avant la chute du Mur, Wim Wenders expliquait sur France Culture que c'était pour pouvoir montrer les humains qu'il avait inventé les anges. Les Berlinoïses du film visités par eux devenaient des héros et la caméra montrait le minuscule

point de bascule kinesthésique lorsque l'humeur change, que soudain un fragment dépressif se dissipe. Il n'y a pas d'ange dans *Contes et légendes*, la dernière création de Joël Pommerat (*lire ci-contre*), mais des robots à l'apparence humaine, qui permettent eux aussi d'observer sous un prisme particulier les en-

fants qu'ils accompagnent. Des anges à l'intelligence artificielle, il y a un gouffre qui correspond à celui des décennies écoulées : une trentaine d'années, autant dire un siècle, et un vertigineux écroulement de toute forme d'espoir. Sur le plateau, il y a donc des acteurs qui semblent être de vrais en-

fants et de vrais robots. Et peut-être le sont-ils, pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ils ont une dizaine d'années et Joël Pommerat les place dans des situations quotidiennes dont la violence banale étreint. On se dit qu'il ne fait pas bon d'être un enfant, qu'il n'y a pas de vert paradis ou d'idéalisation possible, leur soli-

tude traverse la scène comme un grand vent d'hiver sur une esplanade. C'est si peu, ce que les adultes ont à leur transmettre, à l'heure de l'hyperperformance obligatoire et de l'angoisse de ne pas être au niveau, d'être balayé.

FEINDRE L'INTERACTION

Le top du top, quand ils en ont les moyens, ou lorsqu'un parent, malade, organise sa disparition : un accompagnateur scolaire artificiel, qui ne fera jamais faux bond, ne ratera jamais le goûter et l'aidera à faire ses devoirs, ne commettra pas d'erreur – il en est incapable. Sa mémoire est infaillible – à moins qu'on ne le réinitialise, auquel cas tout disparaît, même la relation – ce qui serait dommage car on s'attache à lui, et c'est réciproque, prétend l'un d'entre eux, programmé pour feindre l'interaction, se montrer affectueux. Il est courtois, peut être fille ou garçon au choix, et il donne l'exemple. Lors d'une conférence, un expert fait l'historique de «Roby», et le spectateur se laisse prendre à l'apparence de véracité de sa leçon et à l'aspect documentaire du spectacle : «*Le corps étant un moyen d'expression aussi efficace que les mots, il était évident selon*



Contes et légendes,
de Joël Pommerat. PHOTO
ELIZABETH CARECCHIO

«eux qu'il fallait reproduire artificiellement le corps et le visage humain aussi parfaitement que possible pour parvenir à une qualité de relation et de communication spontanée propre à tous les êtres sociaux. [...] C'est pour cela que les corps réalistes humainement ont commencé à remplacer les corps inspirés de la bande dessinée enfantine chez la plupart des robots sociaux que nous côtoyons aujourd'hui.»

Ainsi, Joël Pommerat montre des enfants – ou des acteurs qui les incarnent – mais aussi des robots qui miment l'enfance – ou des comédiens qui jouent à sembler de faux vrais enfants. On s'y perdrait, comme ce petit matamore qui veut «faire un tour» avec une fille et prend soudainement peur: «Tu fais trop ta belle, t'es malade ou quoi?», «Tu veux voir ma bite?» Lui au moins pourrait prouver qu'il est un garçon. A la fille: «Franchement, dis-le moi tout de suite si tu es un robot et j'te défonce la tête de ma mère.» Le spectateur n'a aucun doute sur la réalité de la préadolescente (ce sur quoi il se trompe) et la gamine exploite l'inquiétude qu'elle suscite chez le petit macho qui envoie son pote pour vérifier à sa place la texture humaine de sa peau. Comment fabrique-t-on la différence des sexes, que ce soit chez un bébé ou chez un robot? Si la question du genre est l'un des fils conducteur, elle s'est invitée par surprise et inéluctablement «dès lors qu'on se demande comment jouer le petit garçon ou la petite fille», se souvient Joël Pommerat.

RICOQUEMENT

Pas de décor, une lumière blanche et franche, des fondus au noir qui, comme souvent chez Joël Pommerat, permettent de glisser d'une séquence à l'autre. Les scènes se font écho ou s'emboîtent, et c'est leur ricochement dans la mémoire du spectateur qui crée une partie des récits et leur tonalité. Curieusement, les spectateurs applaudissent entre chaque scène, ce qui a pour effet de fragmenter le spectacle. Contrairement à *Ça ira*, *Fin de Louis* que l'on pouvait percevoir comme un genre d'épopée foisonnante dont certains moments étaient regardés à la loupe, chaque situation est ici essorée. Elles n'en sont que plus poignantes et sujettes à recevoir les projections du spectateur qui peuvent éventuellement percevoir du comique, puisque des rires fusent. ◆

CONTES ET LÉGENDES

de JOËL POMMERAT
Théâtre Nanterre-Amandiers (92).
Du 9 janvier au 14 février.



Joël Pommerat en 2015.

PHOTO CELIA PERNOT.
HANS LUCAS

«Avec ces êtres fabriqués, on peut aller chercher de quoi est faite l'humanité vivante»

Joël Pommerat revient sur les étapes de «Contes et légendes», création pour laquelle il a constitué une nouvelle troupe.

Joël Pommerat dit qu'il a bien du mal à parler de ses spectacles et de celui-ci en particulier, qu'il n'est pas apte au commentaire ou qu'en produire ne l'amuse pas, surtout quand le travail est si neuf, et qu'il restera en mouvement encore longtemps. Et pourtant sa parole se délie. Nous l'avons rencontré dans un fast-food japonais à Lyon.

«Je ne suis pas arrivé dans ce projet avec une pensée mûre et structurée. Il m'arrive de débiter un spectacle en ayant la ligne d'une histoire, ou de certaines grandes situations, de personnages, et presque un thème qui se dégage. Pour *Contes et légendes*, ce n'était pas le cas. Mon idée, c'était de partir de l'enfance et de continuer avec elle. Mais l'enfance, c'est tout

et rien, ça ne détermine aucun contour, c'est vaste. Quand les robots sont apparus, j'ai cherché à comprendre, au-delà de l'intérêt et la fascination de faire jouer une «chose» à un humain, quel était leur

VERBATIM

lien avec l'enfance. En creux, ces êtres fabriqués permettaient de mieux aller chercher de quoi était faite l'humanité vivante. Le point de départ, c'est de créer une présence théâtrale, d'actionner un processus qui est presque de l'ordre du phénomène à observer, sans le prétexte d'un récit. Car souvent, assez vite, l'histoire est ce qui prend le plus de place, ce dont on discute et on perd de vue la raison d'être de la pièce. Le gros de mon travail sur les robots, c'était de me plonger dans les dossiers, les livres, les vidéos, avec Marion Boudier, qui a également travaillé sur *Ça ira*, *Fin de Louis*.

«On est très loin de concevoir des robots qui ressembleraient à ceux du spectacle. La rationalité occidentale a plutôt tranché en faveur d'êtres artificiels qui doivent se donner comme non humain. Mais

je suis prêt à parier que plus on en sera capable, plus les humains auront envie que les objets robotiques leur ressemblent. Car même les relations avec les êtres dotés d'intelligence artificielle se développent grâce au mimétisme et au sentiment d'empathie.

«Dans *Contes et Légendes*, il ne me semble pas que les enfants ressemblent à ceux que j'imagine quand je mets en scène *Cendrillon* ou *le Petit Chaperon rouge*. Les personnages des contes sont destinés à ce que les enfants puissent s'identifier à eux. Alors que dans ce spectacle, je ne me suis pas préoccupé de construire des enfants qui intéressent d'autres enfants. C'est ma respiration de les faire exister sur une scène de théâtre, et d'inventer, comme en miroir, le robot qui questionne leur authenticité. Fabriquer du faux qui apparaisse vraiment faux, sincèrement faux, me plongeait dans un abîme de métaphysique et c'était un défi théâtral.

«Je ne sais pas si je ferais du théâtre toute ma vie. Avant de conce-

voir *Contes et légendes* et de forger une autre équipe, une autre troupe, je suis passé par un passage à vide. L'envie, l'enthousiasme, l'énergie n'étaient plus là. J'étais fatigué mentalement et dans mon corps. Ce n'est pas le théâtre le problème, mais d'être certain que le projet en vaille la peine, qu'on embarque toute une équipe dans une aventure qui tienne la route, qu'on ne va pas interrompre à mi-chemin. J'ai tout de même fait pendant cette période trois spectacles à la maison centrale d'Arles avec des personnes en détention, qui étaient doux et simples. J'ai aussi monté deux opéras, *Pinocchio* avec le compositeur Philippe Boesmans, et *l'Inondation* coécrit avec Francesco Filidei d'après la nouvelle d'Evgueni Zamiatine (1)... Donc, le stress d'une création, je l'ai connu pleinement.

«Cet état de vulnérabilité dans lequel j'ai été m'a amené à encore plus m'écouter sur les raisons pour lesquelles on crée un spectacle: pourquoi, avec qui, pour qui. J'ai aimé constituer une nouvelle troupe pour *Contes et légendes* et travailler avec des personnes que je ne connaissais pas du tout, on s'est choisis mutuellement, il y a eu un grand plaisir à chercher ensemble.

«Je suis nomade, j'habite rarement longtemps au même endroit, et il m'est arrivé de rêver de réhabiliter un lieu et de le transformer en théâtre. Ce serait pratique de répéter dans un endroit unique. Pour *Contes et légendes*, on a répété presque six mois, et dans une demi-douzaine de lieux différents. Pour moi, la forme extérieure de l'outil n'est pas le plus important. Si je me sens bien aux Amandiers à Nanterre, c'est que le théâtre est perfectionné et paisible. Mais jamais je ne voudrais diriger une structure, aussi aimable soit-elle.

«Je suis de passage dans les villes et je reste trop longtemps dans des salles de travail pour aller suffisamment au théâtre, c'est un manque. J'aimerais vraiment prendre une année entière pour ne faire que ça: voir les spectacles des autres. J'ai une inquiétude du renfermement. Je lis, j'essaie de suivre ce qui se joue aujourd'hui. Je suis peut-être sorti des moments de plomb qui me traversent parfois.»

Recueilli par A.D. (à Lyon)

(1) Prochaines dates à l'Opéra de Rennes (35) les 15, 16 et 18 janvier puis à l'Opéra de Nantes (44) les 29 et 30 janvier, 1^{er} et 2 février.



Contes et légendes de Joël Pommerat

Après *Ça ira (1) Fin de Louis (2015)*, Joël Pommerat revient à l'intime de manière magistrale. Au sein de familles où humains et robots coexistent, l'artifice du théâtre se fait miroir saisissant de notre humanité.

© Elisabeth Carecchio De remarquables interprètes : Prescillia Amany Kouamé, Jean-Edouard Bodziak, Elsa Bouchain, Lena Dia, Angélique Flaugère, Lucie Grunstein, Lucie Guien, Marion Levesque, Angeline Pelandakis, Mélanie Prezelin.

Quelle science du théâtre, maîtrisée, subtile, originale, prodigieuse ! Joël Pommerat impressionne, trouble, et interroge profondément, en ouvrant de multiples perspectives, sans jamais suivre une piste établie. Son théâtre développe un art du questionnement, un art de la relation nourri d'une foule de détails révélateurs, éclairant la complexité de la nature humaine. Un théâtre aussi sensible et singulier, éloigné de tout parti pris idéologique, de tout surplomb, de toute simplification, fait un bien fou ! Après *Ça ira (1) Fin de Louis (2015)*, fresque captivante inspirée par la Révolution française, Joël Pommerat revient à l'intime, à la famille, et en particulier au moment transitoire de l'adolescence. Le spectacle est ancré dans un futur plus ou moins proche où les familles s'adjoignent volontiers les services d'un robot, afin d'aider les enfants dans l'apprentissage scolaire, entre autres possibles missions. Un robot, ou plutôt une « *personne artificielle* », tant elle ressemble à l'humain, y compris dans sa dimension affective. Qu'est-ce que ces compagnons androïdes provoquent et transforment dans les comportements humains ? L'humain se rapproche-t-il parfois de la machine ? La machine s'humanise-t-elle ou semble-t-elle s'humaniser ? Quelles frontières entre fausses relations et vraies relations, entre le vrai et le faux, entre le naturel et l'acquis ? Comment se construisent nos identités, nos regards sur l'autre ? Le théâtre, lieu d'artifice et du mentir-vrai, est sans doute un bon endroit pour poser ces questions sur notre humanité, surtout lorsqu'elles sont si brillamment traduites sur le plateau.

Le sens aigu des mots et des gestes

Une dizaine de brefs récits théâtraux mettent en scène diverses interactions entre adultes, adolescents et robots, lors desquelles la forme, la langue et le jeu s'approprient ces débats métaphysiques de manière géniale, en jouant sur plusieurs tableaux. Si la ressemblance est frappante entre humains et androïdes, il s'avère néanmoins aisé de les différencier : insultes plus vulgaires les unes que les autres pour des ados énervés, langues et gestes mesurés de manière métronomique pour les robots aux perruques soignées, conçus pour se conformer à des règles strictes en évitant tout conflit. A travers cette différenciation, et à travers des relations familiales plutôt mal en point, la pièce met en jeu avec une rare acuité le sens du langage – outil conformiste, caisse de résonance du mal-être de l'humain contemporain, éruption de rage... Miroirs implacables inscrits entre volonté programmée de perfection, d'efficacité, et désordres avérés, les robots révèlent ce qui constitue l'humain, ce qui dysfonctionne, éclairant les assignations des rôles dans notre société en explorant notamment la question du genre. Avec de jeunes garçons et un coach visant à glorifier le masculin, l'un des récits est consacré à la guerre des sexes. Il est frappant de découvrir que les adolescents et robots sont tous interprétés par des comédiennes, plutôt de petite taille. Une chose est sûre, ce sont vraiment des bonhommes, ces filles ! Drôle, bouleversant et saisissant, le geste artistique fait ici sens à la fois par sa forme aboutie, par l'écriture subtile et par le jeu percutant.

Par Agnès Santi

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Contes et légendes

du Jeudi 9 janvier 2020 au Vendredi 14 février 2020 / Nanterre-Amandiers - Centre dramatique national / 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre.
mardi, mercredi et vendredi à 20h30, jeudi à 19h30, samedi à 18h, dimanche à 16h, relâche lundi. Tél : 01 46 14 70 00. Durée : 1h50.

En tournée.

Du 3 au 7 mars 2020, Théâtre Olympia – CDN de Tours. Du 13 au 20 mars 2020, Théâtre de la Cité – CDN Toulouse-Occitanie. Les 26-27 mars 2020, Espace Jean Legendre – Compiègne. Les 2-3 avril 2020, CDN Orléans. Du 8 au 10 avril 2020, La Comédie – scène nationale de Clermont Ferrand. Les 28-29 avril 2020, Le Phénix – scène nationale de Valenciennes. Les 5-6 mai 2020, L'Estive – scène nationale de Foix et de l'Ariège. Du 13 au 17 mai 2020, La Criée – Théâtre national de Marseille. Du 27 au 29 mai 2020 : Scène nationale de Chateaufallon. Du 9 au 13 juin 2020, MC2 – scène nationale de Grenoble.